

# Les Filles d'Ennismore

\*

Patricia Falvey

# Les Filles d'Ennismore

*Volume 1*

*Traduit de l'anglais (Irlande)  
par Julia Taylor*



Titre original : *The Girls of Ennismore*  
publié par Corvus, une marque de  
Atlantic Books Ltd, Londres

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms,  
les personnages et les événements sont  
le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute  
ressemblance avec des personnes réelles,  
vivantes ou mortes, des événements ou  
des lieux serait pure coïncidence.

© Patricia Falvey, 2016. Tous droits réservés.

© Belfond, un département de Place des éditeurs,  
2019, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0342-0

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*À tante Nah*

# PREMIÈRE PARTIE

Les années d'école  
1900-1910

Le soleil n'était pas encore levé quand la jeune Rosie Killeen, alors âgée de huit ans, ferma derrière elle la porte du cottage familial et resta un moment immobile, tremblante, dans le froid. En général, elle aimait bien sortir seule à la première heure, mais ce matin-là, c'était différent. Inquiète, elle chercha son ami, un collie noir et blanc avec une oreille pliée. Elle attendit qu'il arrive et renifla sa main pour se mettre en route.

Après une profonde inspiration, elle partit à travers champs dans l'obscurité, pieds nus, ses bottes neuves à lacets sous le bras. Les vaches l'observaient par-dessus les murets de pierre, leurs grands yeux liquides pleins de curiosité. Les poules couveuses caquetaient, assises

sur leurs œufs, et un coq contrarié que l'on ait devancé son chant matinal la suivit un moment, picorant à ses pieds.

Elle ralentit à l'approche de l'étroit sentier plein d'ornières qui séparait la ferme des Killeen de la propriété des Ennis. Le courage qui lui avait permis d'assurer à sa mère, avec bravade, qu'elle pouvait faire le trajet toute seule, s'était envolé. Elle n'avait plus qu'une envie à présent, faire demi-tour, rentrer au cottage en courant et s'agenouiller auprès de sa mère qui préparerait le *soda bread* dans une poêle, au-dessus du grand feu de tourbe. L'envie passa et elle traversa la route pour gagner la grande grille en fer forgé qui délimitait le domaine des Ennis. Elle resta un moment à la regarder, pressant plus fort ses bottines contre elle et se mordant la lèvre. Puis elle redressa les épaules et

la poussa de toutes ses forces. La grille s'ouvrit en grinçant et Rosie se tourna vers son chien.

— Rentre à la maison, Rory, bon chien.

L'animal leva de grands yeux tristes et se mit à gémir.

— Tu ne peux pas venir avec moi, Rory. Ce n'est pas un endroit pour toi.

Une longue allée sombre, bordée d'arbres, serpentait vers un monde étrange et terrifiant. Les fantômes des histoires qu'elle avait entendues au coin du feu chez ses parents l'épiaient, tapis dans l'ombre des hêtres noueux : les cavaliers sans tête, les chiens de chasse hurlants, les âmes damnées qui sortaient de leurs tombeaux. Elle regarda droit devant elle et pressa le pas, le cœur battant.

Elle ralentit lorsque l'allée fit place à des pâturages, mais sans oser lever la

tête. Elle entendait le bruit de succion de ses pas dans l'herbe mouillée, les premières notes des chants d'oiseaux se préparant pour la chorale de l'aube, et les petits cris des canards sauvages en provenance du lac. Ces sons familiers l'apaisèrent et elle s'autorisa enfin à lever les yeux. Là-devant, perchée au sommet d'une petite colline et entourée de pelouses lisses et vertes, se tenait la grande maison, ses murs en pierre blanchis à la chaux baignaient dans le rose pâle de l'aube.

Elle s'arrêta. Toutes les histoires sur la « grande maison » racontées par ses parents et les voisins ne l'avaient pas préparée à tant de beauté. Trois étages d'élégantes lignes carrées, de grandes fenêtres régulièrement disposées de chaque côté de l'immense porte d'entrée en chêne blanc. Elle semblait sortie tout

droit d'un conte de fées. Rosie oublia sa peur et se prit à imaginer les princesses à l'intérieur, leurs chants romantiques et le thé servi dans de jolies tasses en porcelaine. De petites vagues de plaisir la parcoururent tandis qu'elle se tenait là, perdue dans ses rêves.

Des cris distants la firent sursauter et elle se souvint pourquoi elle était venue. À contrecœur, elle s'arracha au spectacle de la maison et à son imagination, enfila ses bottines et noua soigneusement les lacets. Puis elle se redressa, arrangea ses boucles brunes derrière ses oreilles et lissa les plis de sa jupe à smocks rayée, avec l'espoir que personne ne remarquerait les endroits où on l'avait raccommodée. Elle prit une profonde inspiration et, se remémorant les indications de sa mère, elle hâta le pas et passa sous le porche voûté qui

menait à l'écurie et à la cour. Quand elle entra dans la cuisine, située à l'arrière de la maison, les douces illusions dont elle s'était bercée s'envolèrent.

La chaleur de la cuisine la frappa de plein fouet et elle recula de quelques pas. Le feu rugissait dans un énorme four noir, sur lequel frémissaient des casseroles fumantes. La cuisinière se tenait devant une table en bois au centre de la pièce et aboyait des consignes à une jeune bonne. Un garçon pelletait du charbon dans le four pour entretenir le feu. Des femmes de chambre et des valets de pied entraient et sortaient de la cuisine au pas de course, chargés de seaux et de balais, de vaisselle et de linge. Les jardiniers apportaient des paniers de légumes et un garde-chasse venait de lancer deux pintades mortes sur la table. La fillette les observait, fascinée.

— T'es qui ? lui cria la cuisinière.

Rosie leva la tête, intimidée par la géante aux cheveux noirs et aux joues rouges qui la regardait d'un air mauvais.

— Rosie Killeen, miss.

— Ah, t'es la sœur de Bridie qu'est venue aider. T'as quel âge ?

— Huit ans le mois dernier, miss.

— En âge de travailler, alors. Eh ben, reste pas là à bayer aux corneilles. Rends-toi utile. Commence à éplucher des patates.

— Oui, miss, répondit Rosie, la gorge nouée.

Elle se mit au travail et, à dix heures, le majordome entra dans la cuisine en frappant dans ses mains.

— Tout le monde sur les marches devant la maison ! cria-t-il. Sa Majesté la reine Victoria est sur le point d'arriver. Allez, vite ! Vous connaissez vos places.

Les femmes arrangèrent leur uniforme, le frottant de leurs mains rouges, et fourrèrent les mèches de cheveux rebelles sous leur bonnet ; les hommes s'époussetèrent et bombèrent le torse, droits comme des I. Un par un, ils marchèrent jusqu'à l'escalier à l'arrière de la grande maison. Rosie leur emboîta le pas, mais la main du majordome sur son épaule l'arrêta.

— Tu restes ici.

Déçue, Rosie observa la cuisine désertée. Il n'y avait pas de fenêtres dans cette pièce ni dans la salle à manger attenante réservée aux domestiques. Comment allait-elle voir la reine ? pensa-t-elle, contrariée. Après tout, c'était une des raisons pour lesquelles elle avait accepté de venir travailler dans la grande maison – ça, et la pièce de quatre pence que sa sœur Bridie lui